

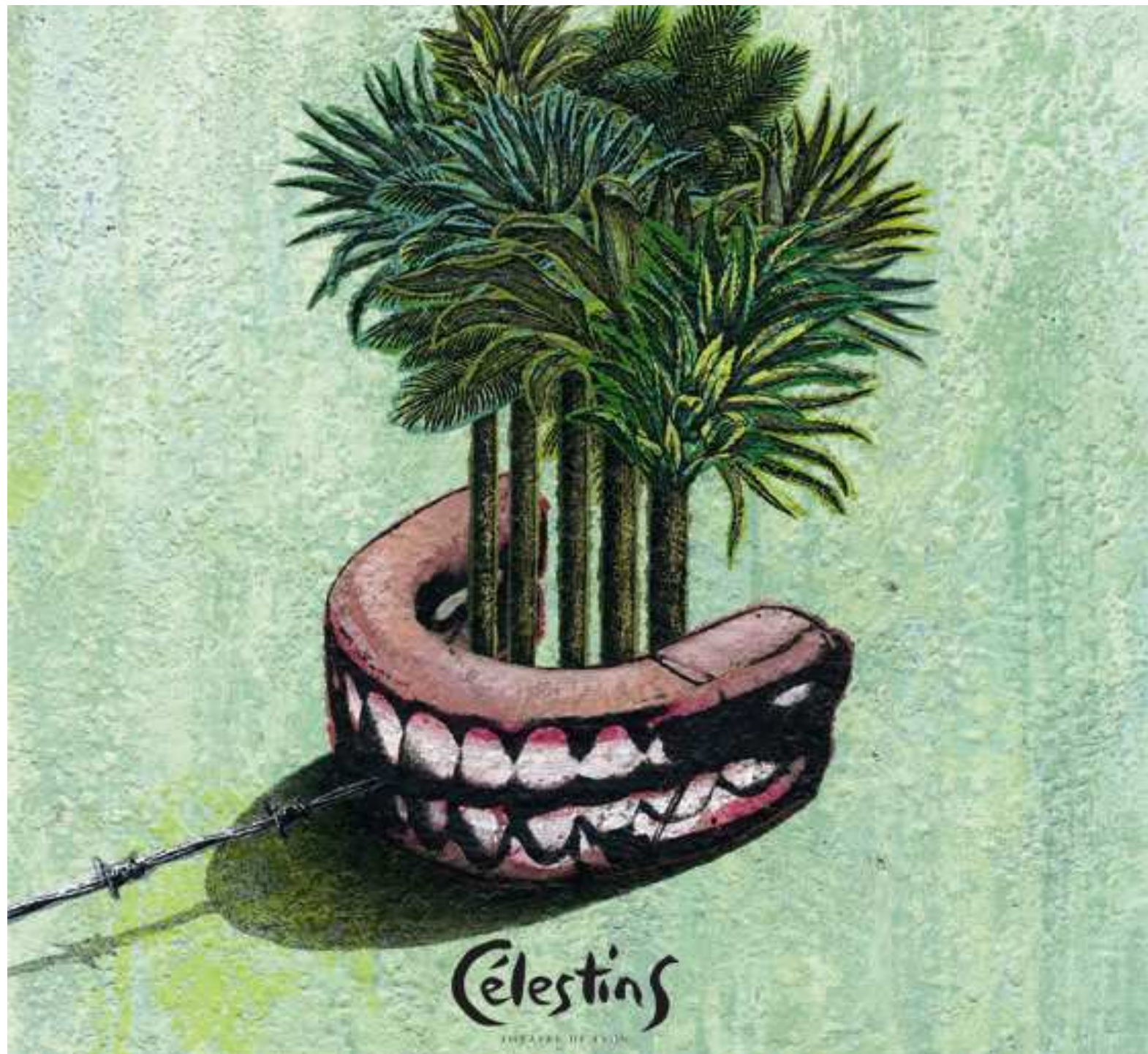
Du 28 janvier au 7 février 2009

VERS TOI TERRE PROMISE

TRAGÉDIE DENTAIRE

de Jean-Claude Grumberg /

mise en scène Charles Tordjman



Célestins

THEATRE DE LYON

Du 28 janvier au 7 février 2009

VERS TOI TERRE PROMISE TRAGÉDIE DENTAIRE

de Jean-Claude Grumberg /
mise en scène Charles Tordjman

*Avec Philippe Fretun,
Antoine Mathieu,
Clotilde Mollet,
Christine Murillo*

*Scénographie - Vincent Tordjman
Lumières - Christian Pinaud
Costumes - Cidália Da Costa
Musique - Vicnet
Maquillage - Cécile Kretschmar
Collaboration artistique - Zohar Wexler
Régie générale - Frédéric Stengel
Construction du décor - Ateliers Marigny*

**Création en novembre 2008
au Théâtre du Jeu de Paume, Aix-en-Provence**

Production : Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National, Nancy Lorraine
Coproductioin : Théâtre du Jeu de paume, Aix-en-Provence - Grand Théâtre de Luxembourg - Théâtre du Rond-Point, Paris

Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du fonds SACD
Production réalisée dans le cadre d'un accord de coopération avec le Théâtre Cameri de Tel Aviv, Israël
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah
Avec le soutien du Théâtre de la Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers

Le texte de la pièce est édité chez Actes Sud-Papiers

Qu'est-ce qu'une tragédie dentaire ? C'est tout d'abord le souvenir d'un enfant de onze ans et ses visites chez le dentiste vécues comme une épreuve. Avec le recul de la mémoire, il réalise que la véritable épreuve est celle que traversent le dentiste Charles et son épouse Clara. Aux lendemains de la seconde guerre mondiale, ils ont vu partir leurs deux filles, l'une en déportation, l'autre au Carmel. Deux disparitions douloureuses au centre du couple et de sa quête désordonnée pour aller de l'avant. Bien que laïques, ils songent à la terre promise, au départ pour Israël. Que trouveront-ils là-bas?

Cette tendre comédie fait alterner les moments au présent avec Clara et Charles, et les souvenirs de cet enfant par qui nous arrivons dans ce cabinet. La présence d'un chœur donne à ces destins l'écho et l'épaisseur du temps. Malgré les épreuves, les pertes, les spoliations, les injustices, Charles et Clara restent habités par l'espoir et le devoir de vivre et d'en sourire, au milieu d'un monde parcouru de chants religieux. Inspiré d'un personnage réel qui marqua l'enfance de l'auteur, le dentiste émeut par son merveilleux pessimisme, si légitime et si vital. **Portée par l'humour et la tendresse de quatre magnifiques acteurs, cette tragédie dentaire illustre le ton doux-amer qui rend si chaleureux le théâtre de Jean-Claude Grumberg.**

NOTE D'INTENTION

Je ne peux que rêver de paix...

Mes voyages en Israël ont d'abord été imaginaires.

Le premier est celui de cet oncle qui me raconte avoir été à pied du Maroc en Israël. Je l'ai cru. En me racontant cette histoire, (je dois avoir sept ou huit ans) il exhibe un tambour qu'il a fabriqué lui même avec la peau d'un mouton qu'il aurait ramenée de là-bas. La scène se passe au Maroc sur la terrasse de la maison où j'habite. Allez savoir pourquoi Israël ressemble alors pour moi au Maroc.

Second voyage j'ai onze ou douze ans, mon père lit le soir de la Pâque juive (Pessa'h) un long texte qui raconte la sortie d'Égypte. Il lit cela en hébreu et cela me semble durer toute la nuit. J'aime lire sans comprendre même si bien sûr j'accompagne ma lecture de la traduction française. Le voyage de Moïse dans le désert dure quarante ans. Du ciel Dieu envoie la Manne, une nourriture au goût de miel. Le pays vers lequel lui et son peuple se dirigent est celui du lait et du miel. Comment ne pas rêver de ce pays ?

Troisième voyage toujours aussi imaginaire, c'est celui que je fais bien plus tard dans les années soixante. En France, je rêve de Kibboutz, de ces endroits où l'argent n'existe pas, où tout est partagé, où tout est collectif. L'égoïsme disparu il reste l'humanité en partage. C'est un pays où les hommes ne portent pas de cravates, et font pousser de l'herbe verte dans les déserts.

Quatrième voyage. C'est en 1967 ; la guerre des six jours. J'ai maintenant là-bas de la famille ; mes grands-parents et des oncles et tantes et des cousins. Ils sont militaires ou civils. Ils me disent qu'Israël est mon pays. J'hésite à le croire. Et pourtant je me vois les armes à la main vouloir mener un combat passionnel. Je n'irai toujours pas, ce combat restera imaginaire.

Je ferai plus tard de vrais voyages pour aller y voir ma sœur, ma famille. Tout est très compliqué. Je ne veux ni accuser, ni dénoncer. Bien sûr je ne peux que rêver de paix.

À Naplouse je vais au marché pour acheter du pain. Je retrouve mon arabe du Maroc. On me répond en anglais. Je veux aller sur le tombeau présumé de Moïse. Impossible. À la Mer Morte je découvre une plage pour les israéliens et une autre pour les palestiniens. À Jéricho un enfant palestinien avec qui je visite une très ancienne synagogue. Il veut m'échanger un oiseau contre un stylo.

Et bien sûr on rêve alors de paix et on se dit que la vie doit être bien difficile ici.

Plus tard, je reviendrai pour y voir le théâtre qui se fait ici. Je découvre une incroyable liberté de ton, une critique parfois très violente des positions et choix du gouvernement.

C'est pendant un de ces voyages que je lis un texte de Jean-Claude Grumberg (merci à Paul qui anime la Fondation Beaumarchais de me l'avoir mis sous les yeux et de m'avoir fait rencontrer Jean-Claude).

Le texte *Vers toi terre promise — tragédie dentaire* me touche énormément. Le titre m'inquiète un peu. Mais tragédie dentaire, le sous-titre me rassure. Un couple à la sortie de shoah « perd » ses deux filles, l'une à Auschwitz, l'autre devenue carmélite. Le couple perd son cabinet dentaire réquisitionné par un bon Français. Le couple est laïc et pourtant le voilà prêt après bien des déceptions et bien des rages à vouloir quitter la France pour aller — pourquoi pas ? — en Israël. Sans grande envie ils quitteront leur impossibilité à vivre en France leurs deuils pour la terre promise.

Que vont-ils trouver là-bas ? Le lait et le miel ?

On entendra surtout le mélange complexe de ce chant chrétien *Vers toi terre promise* chanté par des carmélites qui croise un chant « hassidique juif » auquel se mêle de plus en plus fort le chant du Muezin.

Où est-on chez soi ? Où est-ce chez soi vraiment ?

Vraiment rien n'est simple...

Charles Tordjman

Une histoire « vraie » d'après guerre

La qualité médiocre de mon email m'a conduit à fréquenter, enfant puis adolescent, un dentiste proche de mon domicile. Pourquoi ce dentiste, son épouse et leurs deux filles, se sont-ils imposés à moi, la soixantaine venue, comme l'incarnation de notre douleur d'après-guerre, de l'après Shoah, comme on dit aujourd'hui et qu'on ne disait pas hier ?

Comment, à travers leur malheur, ma mère a pu relativiser le sien. Ainsi donc il y avait une hiérarchie dans la perte. Celle du mari de ma mère, mon père donc, s'avérant moins douloureuse que celle si particulière des dentistes : une fille disparue à Auschwitz, l'autre chez les Carmélites. Bien entendu je ne prétends pas relater la vraie vie des dentistes, non, j'ai voulu en rester aux maigres informations que j'ai pu arracher enfant au silence des adultes.

Je me vois encore entrer, le ventre noué, dans la salle d'attente : quelques chaises dépareillées, les murs garnis de papier défraîchi, aucun effort de représentation, la désolation, le laisser-aller. Puis me hisser sur le siège et découvrir le visage dévasté du dentiste mordillant sa lèvre inférieure. Un cabinet exigü, un siège datant d'avant-guerre, du temps où le bonheur fréquentait encore la maison. La tragédie donc, oui. Mais une tragédie dérisoire, étroite, sans grandeur, tragédie sur mesure que nous vivions tous et qui nous condamnait à de multiples et absurdes démarches administratives. Oui, tandis qu'on jugeait puis graciait les collabos, qu'on célébrait les résistants, le silence enveloppait les survivants et les familles des déportés.

Je ne sais pourquoi, tant d'années après, les dentistes m'ont choisi pour chantre, ni pourquoi Tordjman, par l'entremise amicale de Paul Tabet, les a choisis, lui, à son tour. Ce sera donc à Charles Tordjman et à son équipe artistique de recréer cette après-guerre, de faire vivre cette tragédie dentaire sans roi ni reine. Ce sera à lui de manœuvrer le trône des douleurs et de mesurer la rage destructrice du dentiste. Ce sera à lui de ramener l'enfant que je fus, et que sans doute je reste, dans ce cercle banal à pleurer comme chantait Édith Piaf que ma mère et sans doute Clara, la femme du dentiste, aimaient tant. Voilà ce qui serait bien Charles, c'est que ce soit comme une chanson d'Édith Piaf, le rire en prime, en yiddish peut-être.

Dans un débat récent à propos de L'Atelier un élève m'a demandé comment pouviez-vous vivre après la Shoah, je n'ai pas su quoi répondre sinon « on vivait », ce serait bien que Vers toi puisse donner une partie de la réponse.

Ah, j'oubliais, c'est aussi une pièce sur la foi. On croit qu'on ne croit pas. Voilà le credo de Charles le dentiste. Il croit qu'il ne croit pas. Il ne veut à son chevet ni rabbin, ni archevêque. En un temps où le religieux revient au galop, il est bon que chacun affiche sa propre foi. Voilà la mienne : je crois que je ne crois pas, comme le dentiste, et ce de plus en plus.

Ce que je sais, c'est qu'ils cédèrent leur nid à un oiseau migrateur venu du Maroc, et qu'ils fendirent les flots vers la Terre promise pour y refaire leur vie, ou la finir, ou simplement, comme tous les vaincus des tragédies du monde, en exil.

Jean-Claude Grumberg
Mars 2008

RENCONTRE AVEC JEAN-CLAUDE GRUMBERG

La voix de Sarah Vaughan, ample, profonde, m'emporte. Je reviens de loin. Mais où suis-je ? Oui, dans ce café près de l'Odéon où j'ai suivi l'homme au chapeau il y a près d'une heure. J'en reste secoué. Il a fait défiler devant moi le siècle, le vingtième, ramassé l'histoire du Théâtre d'Eschyle à Brecht, évoqué les mouvements des Juifs, de la destruction du temple aux parcours étoilés de la diaspora et la stupeur d'après nuit et brouillard. Tout ça était parti de *Vers toi terre promise*.

Pourquoi dans votre pièce, vous avez mis le sous-titre Tragédie dentaire ?

Une tragédie qui se passe chez les dentistes. En général, les dentistes ne sont pas des personnages tragiques. On pourrait dire aussi : une tragédie des petites gens. Il y a un trône, il y a même une lutte pour conserver le trône. Il y a des problèmes de pouvoir, il y a l'exil, la perte des enfants, un chœur, tous les ingrédients d'une tragédie. En même temps, elle est dentaire car elle est située dans un climat, avec des clients, un métier qui n'est pas sympathique. Je ne savais pas que je l'appellerais *Tragédie dentaire* en l'écrivant. *Vers toi terre promise*, c'est également le titre du cantique chrétien qui est pris comme une autre ironie. [...] Un titre doublement ironique mais qui dans le même temps peut être pris comme une œuvre d'espoir. On peut le dire aussi puisqu'ils partent, en fin de compte...

Est-ce vraiment d'espoir qu'il s'agit lorsqu'ils partent ? L'appel du muezzin qui les accueille depuis les côtes d'Israël n'est pas forcément...

De toute façon, ils fuient quelque chose. C'est le sens de l'exil. Ils n'ont plus leur place ne peuvent plus tenir leur rôle, n'ont plus de raison de se battre pour reconquérir quelque chose... Donc ils partent. Et ils partent vers un endroit où tout semble leur dire que là-bas, c'est leur place. Lui semble moins y croire qu'elle. Oui, mais il ne croit pas non plus au reste...

« Il croit qu'il ne croit pas », dit le dentiste. Est-ce également ironique ?

C'est ironique parce qu'on est tous piégés dans un discours... qu'on le veuille ou non, on se définit par rapport au religieux. À n'importe quel moment quelqu'un peut nous éliminer de la discussion en disant « Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous ne croyez pas ». Et nous, nous ne pouvons pas leur dire « Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous

croyez » ... En même temps, tout ça n'était pas prémédité. C'est vraiment un souvenir d'enfance. C'est ce souvenir d'enfance qui peu à peu a pris sa place dans d'autres souvenirs, dans d'autres personnages. Je l'ai cité dans *Mon père*. Inventaire où je faisais un petit récapitulatif de l'histoire telle que je la voyais.

Le personnage de l'enfant dans la pièce c'est un peu l'auteur, c'est un peu vous ?

Non, non, c'est tout à fait moi dans cette pièce. Je le déclare, d'ailleurs : « Je suis l'acteur qui joue l'auteur... ».

Après la publication de *Mon père*. Inventaire, il y a des gens qui m'ont appelé et qui m'ont raconté la vraie histoire de cette sœur qui a eu une vie magnifique. Petit à petit j'ai appris la vraie histoire des parents qui n'est pas comme celle que je raconte. Eux ont été sauvés avec leur fille par les sœurs de Sion, à Grenoble. Donc, bien que j'avais d'autres informations, j'ai voulu rester sur le souvenir d'enfance, c'est-à-dire sur ce que je projetais, moi, sur cette histoire... C'est pour ça que j'ai changé les noms, les lieux... En même temps, les filles de dentistes dont la sœur a été déportée et dont les parents sont partis en Israël, il n'y en a pas trente-six, donc cette dame peut encore se reconnaître...

On m'a proposé de la raconter... Je n'ai pas voulu... Pour ne pas, justement, être pris par la vérité historique. Je préfère rester sur ce que l'enfant imagine...

[...]

Avez-vous un secret d'écriture ? On est ému à la lecture de la pièce. Il est plutôt rare d'être ému dans la littérature théâtrale contemporaine.

En fait, ça dépend ce que les gens cherchent. Je pense que pendant très longtemps, l'émotion a été quasiment interdite au théâtre. J'ai connu le moment où le rire était interdit. Enfin, interdit... Il était objet de soupçon. Je pense que l'émotion, aujourd'hui, est objet de soupçon. Alors effectivement, avec cette démarche-là, on ne peut pas trouver beaucoup de textes...

Les gens ont tendance à reproduire le mouvement directeur... Après, vous avez Arthur Miller... dans *Mort d'un commis voyageur* toute la planète sanglote. Que ça se joue en Chine ou à Santiago... Moi, j'ai un double objectif, je veux émouvoir... Miller ne cherche pas du tout à faire rire. Moi, il faut que je trouve le moyen de balancer. Que les gens aient le choix entre une émotion proche des larmes et une émotion proche du rire. C'est un peu la cuisine... Je ne dis pas que ça complique les choses car je ne saurais pas faire autrement. De l'extérieur ça peut paraître plus difficile, mais bon... Mais quand j'essayais d'être sérieux, quand j'étais jeune... Tout le monde était très Brechtien, comme on l'était en France, c'est-à-dire avec une idée tout à fait fautive mais... surtout, Brecht exprimait la vérité alors qu'il était dans le langage à double fond. Il fallait absolument plaire à ses maîtres et en même temps tenir son discours. J'avais beaucoup de mal à écrire des choses sérieuses... [...]

Si on prend l'exemple d'Arthur Miller, il écrivait pour les américains. Tout le monde savait qu'il parlait d'une famille juive mais il n'avait pas à le dire. Il ne travaillait pas sur le particularisme. Donc, quand il est monté en Chine ou au Japon, c'est une famille...

Moi, je me suis engagé très tôt dans une description du monde juif que j'ai connu, qui a disparu, qui n'existe plus sous cette forme-là... Et que je n'ai même pas réellement connu. Entre Dreyfus qui se passe en Pologne, *L'atelier* qui se passait après-guerre... On peut dire que *Vers toi...*, c'est une sorte de sœur de *L'atelier* puisque le personnage de ma mère était dans *L'atelier*. C'est elle, la mère de l'auteur, qui vient et qui est en relation avec ce couple de dentistes. Ça, c'est tout à fait vrai. Je revois encore ma mère et la dentiste se tenir les bras, puis s'essuyer les yeux, lever les bras et puis sécher vite leurs larmes en se faisant un signe qu'elles ne parlaient de rien, qu'elles ne disaient rien lorsque le dentiste paraissait. Ces choses ont dû me parler, tout à fait à mon insu parce qu'on ne fréquentait pas de parents de déportés. On avait, en face de la cour de chez nous, un couple, j'en parle aussi dans *Mon père*. Inventaire, qui ne se parlait plus. L'un parce qu'il était communiste, l'autre parce qu'elle était sioniste.

En fait, ils ne se parlaient plus depuis que leur fille avait été déportée. Eux étaient survivant, ils n'avaient pas été pris et ma mère me disait : « Ils n'ont pas de sujet de conversation ». On les croisait, mais je n'avais pas l'occasion d'entrer chez eux, donc on n'en fréquentait pas... Ensuite, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer dans les ateliers mais en fin de compte, c'était quelque chose, à la fois de très proche et d'aussi éloigné de nous que pour le reste des habitants de la planète.

De la pudeur ?

On vivait, en fait, entre juifs communistes. Il y en avait qui avaient été déportés. Il y en avait qui avaient été résistants, il y en avait qui avaient été prisonniers mais ils ne parlaient pas de ça parce que parler de ça, c'était dire, il y a les Juifs et il y a les autres. Alors qu'eux, en public, du moins, ils disaient, ça n'existe pas tout ça, on est tous des enfants de Staline ou des enfants de Trotsky ou des enfants de la Terre. Et puis, très vite, le fait qu'il y ait des communistes d'un côté, les Sionistes* de l'autre côté et ils ne parlaient que de leur boutique, les uns et les autres. Toute l'activité culturelle qui était absolument florissante dans l'entre-deux guerre a quasiment disparu. Les revues parlaient politique, ne parlaient plus littérature, on ne faisait pas comme dans les années vingt trente des traductions de Sholem Aleichem* dans des petites revues où l'on publiait des nouvelles. Ensuite, il y a eu un grand écrivain dans le Yiddish, c'était Singer, les autres disparaissaient et la langue avait disparu, les locuteurs avaient disparu. Du côté de ma mère, c'était plutôt une forme d'accumulation. Elle avait du mal à lire, elle était handicapée d'un tas de points de vue tout en étant née à Paris. Donc, elle avait une sorte d'histoire compliquée. Elle parlait comme Arletty mais elle ne savait pas lire et pas écrire. Donc, il fallait expliquer tout ce qu'il s'était passé, comment tout en naissant à Paris, ils étaient repartis vers l'Est et c'est des histoires. Je suis en train d'essayer d'écrire toute une série de textes autour de ça. Je pense qu'en fin de compte on s'est mis beaucoup à envier les juifs. Apparemment, ils sont dans le sujet. Ils ont une histoire à

raconter. Alors, pour peu qu'ils se mettent à la raconter... Une fille dans un débat m'a dit : « vous, vous avez de la chance, votre père a été déporté, donc, vous avez un sujet ». Donc, on sent une sorte d'envie. Pour quoi nous, on n'a pas de sujet. Bon, je l'ai encouragée, je lui ai dit, peut être qu'elle aurait un cancer ou ses parents se feront écraser dans la rue et elle aura un sujet. Mais ce sera moins bien (il rit).

[...]

François Rodison
Extrait de l'entretien paru dans le Bulletin 5
Décembre 2008 - Janvier 2009
Édité par le Théâtre de la Manufacture

JEAN-CLAUDE GRUMBERG - AUTEUR

Jean-Claude Grumberg est né en 1939. Son père meurt en déportation. Il exerce différents métiers, dont celui de tailleur, avant d'entrer comme comédien dans la compagnie Jacques Fabbri. Il est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre. Il aborde l'écriture théâtrale en 1968 avec *Demain une fenêtre sur rue*, puis ce sera *Mathieu Legros*, *Chez Pierrot*, *Michu*, *Rixe* ; *Amorphe d'Ottenburg* appartient à cette époque. Ensuite — mis à part *En r'venant d'l'expo* qui raconte le destin d'une famille de comiques troupiers à la Belle Époque — le théâtre de Jean-Claude Grumberg entreprend de mettre en scène notre histoire et sa violence. Avec *Dreyfus* (1974), *l'Atelier* (1979) et *Zone libre* (1990), il compose une trilogie sur le thème de l'occupation et du génocide.

Au cinéma, il est scénariste de : *Les Années sandwichs*, coscénariste avec François Truffaut pour *le Dernier Métro*, et *La Petite Apocalypse*, *Amen* et *le couperet* de Costa Gavras.

Pour la télévision, il écrit entre autres les scénarii de *Thérèse Humbert*, *Music Hall*, *les lendemains qui chantent*, *93 rue Lauriston*.

Il est l'un des seuls auteurs dramatiques contemporains français vivants à être étudié à l'école (notamment *l'Atelier*). Il est également depuis 1999 l'auteur de nombreuses pièces pour la jeunesse. Il a reçu le grand prix de l'Académie française, le grand prix de la SACD pour l'ensemble de son œuvre, le prix de littérature de la Ville de Paris et de nombreux Molière et César.

L'ensemble de son œuvre théâtrale est disponible aux éditions Actes Sud-papiers ou Babel. *Mon père inventaire*, suite de récits, est publié au Seuil dans la collection la Librairie du XXI^e siècle.

CHARLES TORDJMAN - METTEUR EN SCÈNE

Metteur en scène, Charles Tordjman dirige le Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique National Nancy Lorraine depuis le 1er janvier 1992. Il a toujours montré dans son itinéraire artistique un attachement particulier à l'écriture d'aujourd'hui en travaillant avec des auteurs vivants. Il a notamment passé commande de nombreux textes à Tahar Ben Jelloun, Bernard Noël, Serge Valetti...

Il a monté également, entre autres, *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weil (1995), *Le Misanthrope* de Molière (1997), *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov (2001) et *Je poussais donc le temps avec l'épaule Temps 1 et Temps 2* de Marcel Proust (2001 et 2004).

Avec François Bon, il a notamment mis en scène *Vie De Myriam C.*, (CDN Nancy Lorraine - Théâtre National de Chaillot, 1998), *Quatre avec le mort* (Comédie-Française, 2002) et *Daewoo*, (festival d'Avignon, 2004). *Daewoo* a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du Théâtre public en région ainsi que le prix de la critique, décerné par le Syndicat Français de la critique théâtre musique danse au titre du meilleur spectacle de la saison. En 2004, il met en scène *Der Kaiser von Atlantis*, un opéra de Viktor Ullman produit par l'Opéra National de Lorraine. En novembre 2005, il a créé *L'éloge de la faiblesse* d'Alexandre Jollien, au Théâtre Le poche de Genève produit par le théâtre E.T.E. Vidy Lausanne.

Il a également créé *Anna et Gramsci* adaptation du *Syndrome de Gramsci* et *La Langue d'Anna*, de Bernard Noël, au Théâtre National de Chaillot en avril 2006. En janvier 2008 il présente *Slogans* de Maria Soudaïeva traduit par Antoine Volodine, au théâtre E.T.E. Vidy Lausanne. En 2009, après *Vers toi terre promise* de Jean-Claude Grumberg, il mettra en scène *Le Tribun*, un opéra de Mauricio Kagel, produit par l'Opéra National de Lorraine. À l'automne 2009, il mettra en scène *Fabbrica*, d'Ascanio Celestini, avec Serge Maggiani, Agnès Sourdillon et Giovanna Marini.

Du 28 janvier au 7 février 2009

VERS TOI TERRE PROMISE

TRAGÉDIE DENTAIRE

CHRISTINE MURILLO – comédienne

Au théâtre :

Elle a travaillé notamment sous la direction de Jean-Paul Roussillon, Jean-Luc Boutté, Jean-Pierre Vincent, Jacques Lassalle, Claude Régy, Alain Françon, Jean-Marie Villégier, Jacques Weber, Jean Dautremay, Alfredo Arias, Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret, Bérangère Bonvoisin, Andreï Konchalovski, Maurice Bénichou, Jacques Nichet, Denis Marleau, Laurent Pelly, Jean-Baptiste Sastre, Michel Didym, Anne Dimitriadis, Christian Colin, Yves Beaunesne, Denise Chalem, Lucio Mad et Patrice Kerbat.

Au cinéma :

Elle a travaillé notamment sous la direction de Coline Serreau, Paul Vecchiali, Gérard Oury, Gérard Mordillat, Jacques Fansten, Marcel Bluwal, Caroline Huppert, Fabrice Cazeneuve, Catherine Corsini, Josée Dayan, Marco Pico, Bernard Sobel, Ariane Mnouchkine, Aki Kaurismäki, Tilly, Christine Carrière, Jean-Pierre Ronssin, Benoît Jacquot, Marie Vermillard, Romain Goupil, Joël Brisse, Brigitte Roüan, Bruno Gantillon, Joyce Bunuel, Francis Girod, Anne Le Ny et Jean-Pierre Améris.

Sociétaire de la Comédie-Française jusqu'en 1988, elle a reçu deux Molière : le Molière du second rôle 1989 pour Macha dans *La Mouette*, mise en scène par Andreï Konchalovski et le Molière de la meilleure comédienne 2005 pour *Dis à ma fille que je pars en voyage* de Denise Chalem.

Avec Jean-Claude Leguay et Grégoire Oestermann, elle a écrit *Le Baleinié, dictionnaire des tracas*, tome 1, 2 et 3 inspirant de spectacles : *Xu (objet bien rangé mais où ?)* créé en 2006 au Théâtre du Rond Point et *Oxu (objet qu'on vient de retrouver et qu'on reperd aussitôt)* qui a été créé en mai 2008 au Rond-point également.

CLOTILDE MOLLET – comédienne

Formée au Conservatoire National Supérieur de musique de Paris où elle a obtenu le premier prix de violon (en musique de chambre) et au conservatoire national d'art dramatique de Paris (classe de Jacques Lassale). Elle a joué au théâtre sous la direction notamment de Louis Charles Sirjacq (*Œil pour œil* de Sirjacq et Jacques Audiard puis *Exquise Banquise* et *Duo Dubalcon*, deux autres pièces de Sirjacq) Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret (*Intermèdes* de Cervantès et *Wermeer et Spinosa* de Gilles Ailhaud), d'Alfredo Arias (*La Tempête* de Shakespeare), de Jean-Pierre Vincent (*Le Faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard), de Joël Jouanneau (*Le Bourrichon*), de Jean-Louis Hourdin (*Le Monde* d'Albert Cohen et *Des Babouins et des hommes*, d'Albert Cohen), de Jean-Luc Boutté (*La Volupté De L'honneur* de Luigi Pirandello) d'Hervé Pierre (*Ordinaire et disgracié* de Claude Mollet) d'Alain Milianti (*Quatre heures à Chattila* de Jean Genet, *Bingo* de Edward Bond, *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht), de Catherine Anne (*Les quatre morts de Marie*), d'Alain Ollivier (*Les Serments indiscrets* de Marivaux), de Michel Froehly (*Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès). Avec Daniel Jeanneteau et Hervé Pierre, elle a créé *Le Gardeur de troupeau* au Havre en octobre 2000. La même année, elle a joué dans *Bastringue à la Gaieté théâtre* de Karl Valentin, mis en scène par Daniel Martin et Charles Tordjman ; et, dernièrement sous la direction de Daniel Jeanneteau (*Iphigénie* de Racine), et de Michel Didym *Les Animaux ne savent pas qu'ils vont mourir*, textes de Pierre Desproges . De Fernando Pessoa : *Caeiro !* mise en scène collective de gilles Privat, Cécile Bon, Daniel Jeanneteau, Hervé Pierre, Marie Christine Soma, Clotilde Mollet. De Jean Luc Lagarce : *Juste la fin du monde* mise en scène de François Berreur.

Au cinéma, elle a joué dans *La Crise* de Colline Serreau, *Un héros très discret* de Jacques Audiard, *Mange ta soupe* de Mathieu Amalric, *The red Violin* de François Girard, *Le Bleu des Villes* de Stéphane Brize, *La Police* de Claire Simon et *Le fabuleux Destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet.

À la télévision, elle a tourné sous la direction de Marco Pico (*Les quatre-vingt Unards*) et d'Alain Tasma (*Je réclame la prison*).

PHILIPPE FRETUN – comédien

Philippe Fretun a été formé au Conservatoire National supérieur d'art dramatique et à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre. Au théâtre il a travaillé, notamment, sous la direction de Pierre Pradinas (*Freaks Society*), Jacques Rosner (*Si jamais j'te pince*), Jérôme Deschamps (*La famille Deschiens*), Antoine Vitez (*Le Revizor*), Benoit Régent et Philippe Fretun (*Gerbe de blé*), Jean-Hugues Anglade (*Great Britain*), Jean-Pierre Vincent (*Le Misanthrope*), Jorge Lavelli (*Songe d'une nuit d'été, Opérette, La Nonna*), Luca Ronconi (*Le Marchand de Venise*), Stéphane Braunschweig (*Peer Gynt*), Claudia Stavisky (*Le Monte-plats*), Benoît Lambert (*Sixième solo*), Jacques Nichet (*Mesure pour mesure, Casimir et Caroline, Faut pas payer*), Philippe Minyana (*Anne Marie*), Charles Tordjman (*La nuit des rois, Adam et Ève, Fin de partie, L'Opéra de Quat'sous, Bastringue à la Gaieté théâtre*), Michel Didym (*Ruines Romaines, Le Perroquet vert, Les Marrons du feu, Le Miracle, Yacobi et Leidenthal, Les Animaux ne savent pas qu'ils vont mourir et Pœub*) et Valère Novarina (*La Scène*)...

Au cinéma, Philippe Fretun a tourné, entre autres, avec Christine Pascale (*La Garce*), Laurent Heynemann (*Les mois d'avril sont meurtriers*), Leos Carax (*Mauvais sang*), Philomène Esposito (*Mima, Toxic Affair*), Romain Goupil (*Maman*), Lucas Belvaux (*Pour rire*), Dominique Cabrera (*Nadia et les hippopotames*), Christian Vincent (*Sauve-moi*), Pierre Jolivet (*Le frère du guerrier, Filles uniques*), Philippe Le Guay (*Le coût de la vie*) et Robert Guédiguian (*Le Promeneur du Champ de Mars*)...

Il a également tourné pour la télévision et fait de la mise en scène au théâtre.

Du 28 janvier au 7 février 2009

VERS TOI TERRE PROMISE

TRAGÉDIE DENTAIRE

ANTOINE MATHIEU – comédien

Sorti en 1995 de l'École du TNS.

Au théâtre, il a travaillé notamment sous la direction de C. Landrière, *La Paix du dimanche* de John Osborne (Festival d'Avignon 1992) ; Enzo Cormann, *Cabaret Chaotique* (Festival d'Avignon 1995) ; Joël Jouanneau, *Lève-toi et marche* d'après Dostoïevski (Festival d'Avignon 1995) et *Pitbull* de Lionel Spycher (TGP 1998), *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce (Théâtre National de la Colline 2000) ; Adel Hakim, *Sénèque* (Théâtre des Quartiers d'Ivry 1995) ; Jean-Claude Fall, *Hercule furieux* et *Hercule sur l'Oeta* de Sénèque (TGP 1996), *Oedipe* de Sénèque (Comédie de Montpellier 1998) ; avec Alain Françon, *Édouard II* de Christopher Marlowe (Festival d'Avignon 1996), *Les Petites Heures* d'Eugène Durif (Théâtre National de la Colline 1997), *Petit Eyolf* d'Henrik Ibsen (Théâtre National de la Colline 2003, repris en 2004) ; Jean-Louis Martinelli, *Catégorie 3.1* de Lars Noren (TNS 2000, Nanterre 2002), *Platonov* de Tchekhov (Nanterre 2002) ; Yannis Kokkos, *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare (Nanterre 2002), Charles Tordjman *Le retour de Sade* de Bernard Noël (Théâtre de la Colline 2004) Stéphane Braunschweig *Vêtir ceux qui sont nus* de Luigi Pirandello (TNS 2006), *L'enfant rêve* d'Hanokh Levin (TNS 2006) *Les trois sœurs* de Tchekhov (TNS 2007).

Au cinéma, il a tourné sous la direction de Jacques Maillot, *Nos vies heureuses* ; Marion Vernoux, *Rien à faire* ; Michael Haneke, *Code inconnu* ; Cécile Vargaftig, *Mille facettes* ; Robert Guediguian, *Le Promeneur du Champ de Mars* (2004).

Il a joué dans plusieurs téléfilms parmi lesquels *l'Âge des possibles* de P. Ferran, *Mariage d'amour* de P. Bailly et dans le court-métrage *Aiguillages* de C. Lionnet.

CALENDRIER 17 REPRÉSENTATIONS

JANVIER

Mercredi 28	20h
Jeudi 29	20h
Vendredi 30	20h
Samedi 31	20h

FÉVRIER

Dimanche 1	16h
Mardi 3	20h
Mercredi 4	20h
Jeudi 5	20h
Vendredi 6	20h
Samedi 7	20h

Relâche le lundi

RENSEIGNEMENTS - RÉSERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)
Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org



CONTACT PRESSE

Magali Folléa

Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89

magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

Cette œuvre a été soutenue par la fondation pour la mémoire de la Shoah
Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du fonds SACD

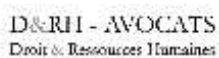


Les Célestins, Théâtre de Lyon sont soutenus par le cercle des entreprises mécènes :

Premier membre fondateur



Membre associé



Membre ami



Mécène de projet

